Bulletin météorologique.

Washington, 5 janvier—Indications pour la Louisiane et le Mississipi. — Temps beau; vent d'ouest.

LE PARTAGE DE LA CHINE.

La visite du prince de Prusse à sa grand'mère la reine d'Angleterre et à son oncle le prince de Galles a toujours fait partie de l'itinéraire de la campagne de Chine et avait été arrangée avant l'étrange discours dont toute l'Europe se gausse en ce moment. C'est une preuve de l'état d'âme dans lequel se trouve l'empereur Guillaume, mais on ne doit y attacher aucune importance politique. L'Angleterre ne se laissera pas désarmer par des marques de déférence. On parle du reste un peu légèrement du partage de la Chine: ce n'est pas encore chose faite et il faudra compter avec le Japon dont les commandes navales occupent à la fois en ce moment les chantiers allemands, les chantiers américains, les chantiers anglais et les chantiers français, avec cette circonstance que ce pays qu'une baguette de fée semble avoir réveillé de sa torpeur, a des équipages pour garnir ces vaisseaux et des officiers pour commander ces équipages. Il se peut que le Céleste-Empire soit appelé à jouer dans le monde le rôle de la *peau de chagrin*, mais la contraction ne se fera pas sans crise.

LE DÉCLASSEMENT —DES— FORTIFICATIONS DE PARIS.

Une grosse nouvelle pour les Parisiens: le ministre de la guerre a déposé ces jours-ci sur le bureau de la Chambre, un projet de loi des plus intéressants pour la Ville de Paris. Il porte en effet, le déclassement des fortifications dans toute la partie comprise entre le Point du Jour et la porte de Pantin.

Ce déclassement a été réclamé bien souvent, on se le rappelle, par le Conseil municipal et par le Conseil général, et il a même été approuvé par le Conseil supérieur de la guerre, dans sa séance du 7 juillet 1890, à la condition que la portion de l'enceinte supprimée fût remplacée par une nouvelle enceinte d'égale valeur défensive, reportée plus loin, bien entendu.

Le projet déposé décide, en conséquence, le déclassement dont il s'agit et la vente des terrains ainsi rendus libres.

Comme cette vente procurera au Trésor une recette considérable, l'Etat aura toutes les ressources nécessaires pour la construction de la nouvelle enceinte et pour d'autres travaux de perfectionnement de l'armement. Il restera même, sans doute, des excédents de bénéfices.

Le recensement en Russie

Voici le résultat général de ce recensement, qui a été opéré pour la première fois d'une façon complète en Russie. Population: 129,211,114 individus.

Densité moyenne: 8 individus par verste carrée.

La répartition des sexes se balance ainsi: dans la Russie d'Europe, 100 hommes pour 102 femmes; dans les provinces polonaises, 100 hommes pour 98 femmes; dans le Caucase et dans les steppes, 100 hommes pour 89 femmes; dans le Turkestan, 100 hommes pour 83 femmes.

La Russie d'Europe, où les femmes sont en nombre supérieur aux hommes, représente donc en grand le triomphe du féminisme!

Arrestation à Bruxelles —D'UN— Faux-monnayeur français.

L'arrestation d'un déserteur français, faux-monnayeur, opérée dans une chambre du centre de Bruxelles, dernièrement, a donné lieu à une scène émouvante qui a tourné au tragique pour l'un des agents de la police judiciaire chargés de procéder.

Il y a quelques jours, un coup de filet bien lancé avait mis sous la main de la justice trois individus affiliés à une bande très bien organisée pour la fabrication et l'émission de la fausse-monnaie.

Divers papiers trouvés sur eux mirent la police sur la piste de quelques-uns de leurs complices et le parquet ordonna l'arrestation d'un Français, Gustave-Auguste Gayraud, né à Paris le 5 mars 1873, y domicilié, rue Folie-Méricourt, 33, se disant mécanicien et ayant déserté à Quimper le 118e régiment de ligne dans lequel il avait été incorporé.

Deux agents furent chargés de l'opération. MM. Joossens et Tonnoir se présentèrent à la chambre qui leur avait été indiquée rue Pletinckx et, après avoir frappé, se trouvèrent en présence de Gayraud, qui répondit à l'interpellation de Joossens par un coup de revolver tiré à bout portant. Mais l'agent, très souple, voyant le mouvement, s'était brusquement jeté à terre et avait ainsi évité le coup. Pendant qu'il essayait de se relever, le bandit déchargeait trois autres coups de son arme sur l'agent Tonnoir, resté debout, et lui logeait trois balles dans le corps: une à la gorge, une derrière l'oreille droite, une troisième dans le dos. Le malheureux s'abattit pendant que son camarade sautait sur le meurtrier et engageait avec lui une lutte terrible.

Gayraud, pour se dégager, braqua son revolver sur la poitrine de Joossens et fit feu. Mais le subtile agent avait réussi à détourner le coup en tordant le poignet de son adversaire qui se blessa lui-même. La balle alla se loger dans le mur après lui avoir broyé deux doigts de la main gauche.

Au bruit de la bataille et aux cris de l'agent resté valide, les voisins accoururent et lui portèrent secours. On l'aida tout d'abord à mettre le faux-monnayeur dans l'impossibilité de nuire, et deux médecins appelés firent à Tonnoir gisant sur le parquet un premier pansement. La balle logée dans la région dorsale fut facilement extraite par eux. Les deux autres étaient très dangereusement placées: l'une, contre l'os temporal, et la seconde, tout près de l'artère carotide. On le transporta d'abord à l'hôtel de Brabant, où le commissaire en chef, M. Bourgeois, le reçut avec d'autant plus d'émotion que cet excellent agent, tombé au cours de l'accomplissement de son devoir, a eu son père assassiné, il y a quelques années, dans des circonstances identiques.

Inspecteur de police, il reconnut, sur la promenade publique, un dangereux malfaiteur italien, condamné à dix ans de travaux forcés. Il voulut l'arrêter et reçut de lui un coup de poignard dont il mourut quelque temps après.

Après l'avoir réconforté, M. Bourgeois a fait conduire Tonnoir à l'hôpital Saint-Pierre où il est malheureusement mort, ainsi que nous l'annonce une dépêche.

Ghayraud a été interrogé et fouillé. Trouvé nanti d'un nombre assez grand de pièces de 10 frans en or, toutes fausses et de plusieurs instruments de faux-monnayeur, il a été écroé à la prison de Saint-Gilles et mis à la disposition du procureur du roi.

LE PROCÈS DU PANAMA.

CINQUIÈME AUDIENCE

M. Clovis Hugues

dont la déposition met tout le monde en gaieté, sauf cependant M. Saint-Martin et.... son défenseur.

Le président.—Monsieur Clovis Hugues, vous connaissez les accusés?

—Je les connais tous, j'en salue plusieurs. [Rires.]

D. Voulez-vous faire votre déposition, monsieur Clovis Hugues?

—Messieurs, lorsque s'ouvrit l'instruction de M. Franqueville, je fus appelé par ce magistrat pour lui donner quelques renseignements, et le premier qu'il me demanda fut relatif à Arton. Le connaissez-vous? me dit-il.

Je répondis que j'avais pu le rencontrer dans les couloirs, mais que je ne pouvais mettre un nom sur sa figure, si je le rencontrais. Alors le juge me demanda si je savais pourquoi je figurais sur la liste Deschamps avec le chiffre 3 et le mot Hugues, Je répondis que c'était peut-être un détail historique relatif aux Mérovingiens. (Rires). Puis nouvelle question du magistrat: "N'avez-vous pas signé la proposition des valeurs à lots. Je répondis à M. Franqueville qu'un jour St Martin et Saint-Michel (Hilarité prolongée).... et mon collègue Michel me demandèrent de signer cette proposition. Il paraît que Saint-Martin m'a reproché ce fait dans une brochure qui passera sous les yeux du jury, et d'avoir fait cela à quarante ans! Comme si on savait toujours ce qu'on fait à la Chambre! (Rires.) Mais, moi je dois vous dire que dans les Bouches-du-Rhône tout le monde marchait en faveur du Panama et, si les députés de ce département n'avaient pas voté en faveur du projet de loi, ils auraient été jetés à la mer (Rires).

Je votai donc; car contenter ses électeurs, c'est, pour un député, le commencement de la sagesse. Et puis il y avait un autre motif pour moi de prendre cette attitude. J'avais dans mon département une mauvaise réputation. J'étais un affreux poète. M. Saint-Martin dans sa brochure, dit que je ne le suis pas du tout ça je ne lui pardonnerais jamais. (Rires.)

Bref, on disait qu'il était impossible à un rêveur, à un artiste, de s'occuper d'affaires sérieuses d'un grand intérêt général. Je voulais prouver le contraire. Et Saint-Martin justement me dire: "Mon vieux (il me disait alors: mon vieux) (Hilarité.), tu aurais tort de ne pas signer notre proposition de loi. Ca te fera du bien à Marseille et tu vois que tu es entouré de brave gens, tel Michel."

Le cocher d'Arton

Le cocher d'Arton, Boyer, déclare avoir conduit Arton et Maret au sortir du palais Bourbon, après le vote du projet, au domicile personnel de M. Maret, rue du Four.

Il déclare également avoir conduit Arton plusieurs fois rue Truffault, mais qu'il ne savait pas chez qui.

On sait qu'Arton dit être allé chez M. Antide Boyer.

M. Antide Boyer.—A quelle époque et à quelle heure?

R.—Je ne me le rappelle pas exactement, mais c'était au moment des affaires du Panama.

M. le président.—Avez-vous remarqué la maison?

R.—Elle était en reufoncement.

En ce qui concerne M. Laisant, le témoin affirme qu'il a conduit au moins une fois son maître au No 162 de l'avenue Victor-Hugo.

D.—Comment saviez-vous que c'était chez M. Laisant?

R.—Parce qu'un de mes collègues qui passait m'a dit: "C'est ton patron que tu as conduit?"

Sur ma réponse affirmative, il a ajouté: "Il va chez des gens chic, il doit être chez M. Laisant qui habite ici."

M. Laisant.—Comment votre collègue pouvait-il savoir? Il y a quinze locataires dans la villa?

R. Ah! je n'en sais rien.

M. Laisant.—Vous avez dit à l'instruction que ma maison était petite et au fond d'un jardin; or, on ne peut la voir de l'avenue.

R. J'ai vu au fond de l'allée une petite maison, j'ai cru que c'était la vôtre. Je ne savais pas qu'il y en avait d'autres de chaque côté, les arbres m'empêchaient de voir.

M. Laisant oppose à cette déposition le démenti le plus formel.

—Jamais, dit-il, Arton n'est venu chez moi.

A L'ACADEMIE FRANÇAISE

La séance de réception, par M. le comte d'Haussonville, de M. Albert Vandal, l'éminent historien de Napoléon et du czar Alexandre, nommé en remplacement de M. Léon Say, avait attiré, le 23 décembre, sous la coupole de l'Institut une assistance aussi nombreuse que choisie.

A une heure précise, M. Albert Vandal a fait son entrée dans la salle, accompagné par ses deux parrains: MM. le duc de Broglie et Albert Sorel.

Le récipiendaire a pris immédiatement la parole et a prononcé un discours dont nous extrayons les passages suivants:

....En présence de témérités croissantes, M. Say sut dire à cet instant et expliquer que le régime démocratique et parlementaire, en dépit des apparences, est condamné à devenir le plus coûteux de tous, s'il n'apprend à se défier de soi même et à se refréner. A juste titre, l'opinion s'indignait autrefois contre les prodigalités du pouvoir monarchique, contre les courtisans, qui excitaient le prince à des magnificences retombant sur eux en pluie de bénéfices et de pensions. Depuis que le peuple est Roi, les courtisans ont-ils disparu?

Leur nombre n'at-il pas grossi, au contraire, avec les fantaisies du maître irresponsable et multiple qu'ils ont à servir? Les courtisans ne sont plus à Versailles, dans les salons historiques où leur troupe dorée tenait toute entière. Ils pullulent dans nos villes, dans nos campagnes, dans nos humbles chefs-lieux d'arrondissement ou de canton, partout où le suffrage universel dispose d'un mandat et peut conférer une parcelle de puissance. Avec eux, ils apportent l'annonce de libéralités ruineuses, la création d'emplois superflus, le développement inconsidéré des travaux et des services publics, moyens de popularité facile et sur enchère électorale. Au Parlement, ils se font les dispensateurs des largesses promises, s'occupent à doter leur circonscription aux dépens de l'équilibre budgétaire; c'est le triomphe de l'étroite compétition locale sur l'intérêt d'Etat, la victoire de l'arrondissemnt sur la France.

M. d'Haussonville, qui a répondu à M. Vandal, s'est tout particulièrement fait applaudir au passage ayant trait à l'empereur de Russie, qui a été souligné par la salle tout entière. Voilà quelques extraits de son discours:

Cette génération nouvelle à laquelle vous appartenez, monsieur, se rend-elle compte combien, sous plus d'un rapport, elle a été mieux partagée que la mienne? Ceux d'entre nous qui, frais émoulus de leur baccalauréat, avaient le vague instinct que l'enseignement classique ne marque pas la limite du savoir humain, ne trouvaient alors ni à l'Ecole de droit ni à la Sorbonne les leçons dont ils auraient besoin pour élargir leurs notions trop étroites. Ils n'avaient pas la ressource de s'adresser à cette forte Ecole des sciences politiques où vous êtes aujourd'hui un professeur écouté, après avoir été un brillant élève.... En même temps que vous en suiviez les cours, vous vous prépariez aux examens du conseil d'Etat où vous avez été facilement reçu.

De votre passage dans ce corps date cependant la mésintelligence entre la politique et vous. Vous deviez en effet y faire, à vos dépens, l'expérience d'une vérité qui, au premier abord, semble faite pour surprendre: c'est que l'hérédité est par excellence le principe de la république. A ceux qui naissent sous tels ou tels noms, tout est ouvert ou, au contraire, tout est fermé, et les plus glorieux ou les plus honorables sont parfois les plus dangereux à porter.

C'est plaisir, monsieur, pour qui vient, comme moi, de relire à la suite tous vos ouvrages, de voir comme, à chaque nouvelle étape de votre carrière historique, votre talent progresse et s'affermit. Certes, la langue de vos premiers livres était excellente, claire, souple, s'adaptant sans effort aux sujets les plus variés, et rappelant, par sa simplicité limpide, ces dépêches diplomatiques d'autrefois dont on sent que vous avez fait votre nourriture assidue. Mais la forme n'ajoutait pas encore de relief à la pensée. Il n'en est pas de même dans les trois volumes que vous avez consacrés à Napoléon et Alexandre Ier. Ces trois volumes vous ont valu deux fois le grand prix Gobert et justement ouvert les portes de l'Académie. Ici votre style s'élève à la hauteur du sujet. Et quel sujet! L'alliance russe sous le premier Empire, le divorce et le second mariage de Napoléon, puis la rupture avec l'allié de la veille, et les premiers engagements de la lutte suprême, c'est-à-dire tout un chant de la grande épopée.

ECHOS DE PARTOUT.

Alsace-Lorraine.

On écrit de Strasbourg, 24 Dec:

Samedi dernier, vers midi et demi, on a ressenti dans beaucoup de maisons de la ville un choc violent. On a généralement cru à un tremblement de terre. Il n'en était rien: c'était le génie militaire qui faisait sauter une partie des anciens remparts de la citadelle, dont la construction remontait à Vauban.

Espagne.

On télégraphie de Madrid:

Un horrible accident s'est produit l'autre jour aux courses de taureaux de Guadalara. Un taureau rendu furieux par les piqûres des banderillas a franchi d'un bond prodigieux la barrière séparant l'arène du public.

Une panique indescriptible s'ensuivit. Les spectateurs affolés se précipitèrent vers les issues du cirque pendant que le taureau fonçait sur tout ce qui se présentait. Trois spectateurs littéralement éventrés sont morts sur place. Les cadavres n'étaient plus reconnaissables. Cinq spectateurs ont été très grièvement blessés. Leur état inspire de vives inquiétudes. Trente autres personnes ont reçues des blessures légères.

En Thessalie.

Les journaux d'Athènes, qui avaient déjà rendu justice aux efforts tentés par le consul de France à Volo, M. de Roujoux, pour secourir les habitants de la Thessalie réduits à la misère par l'invasion turque, expriment de nouveau leur reconnaissance pour le gouvernement français et pour son agent, à raison de ce fait que la France a envoyé à M. de Roujoux une somme d'argent destinée à secourir les malheureuses victimes de la guerre. Ils louent l'esprit pratique du consul qui, au lieu de distribuer cet argent—ce qui serait commode et lui épargnerait beaucoup de peine,—a eu l'idée de faire fabriquer du pain et préside en personne à sa répartition aux affamés.

En Angleterre.

D'après les journaux anglais, le Foreign office a ouvert une enquête sur l'emprisonnement illégal et injustifié du romancier Robert Barr, qui fut appréhendé le 23 novembre par des soldats turcs, près des ruines de Suedich (Syrie), en compagnie de quelques autres passagers du «Prince-créole» et ne fut relâché qu'après vingt-six heures de détention, sur les instances du consulat britannique et sur l'ordre des autorités d'Alep.

M. Barr, qui souffre de la fièvre paludéenne, en impute la responsabilité aux soldats qui l'ont traîné pendant des heures à travers les marais syriens: un de ses compagnons a pris la petite vérole dans la maison de douane où il fut détenu.

Turquie.

Le gouvernement turc se prépare à réduire les Kurdes, devenus trop arrogants depuis les massacres arméniens: les trois grands chefs de la province de Van, qui terrorisaient la contrée, ont été arrêtés sur la demande du général Zekki pacha, commandant le 4e corps d'armée, et embarqués à Trébizonde pour Constantinople.

On soumet pour la première fois les hamidiehs (cavalerie irrégulière kurde) au payement de la taxe.

D'un correspondant:

Je tiens de bonne source que la candidature du prince monténégrin Bozo Petrovitch au poste de gouverneur de la Crète rencontre de sérieuses difficultés, les puissances n'étant pas d'accord à ce sujet. C'est ce qui arrête le travail des ambassadeurs. On affirme, d'autre part, que le prince Bozo Petrovitch refuserait de se laisser nommer.

France.

L'EXPOSITION DE LA COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE.

M. Eugène Pereire, président de la Compagnie générale transatlantique, a donné ces jours-ci, dans son hôtel, une séance scientifique à laquelle plus de 300 personnes ont assisté. MM. Laborde, de l'Académie de médecine, Gellé, professeur à la Salpêtrière, ont pris la parole, ainsi que M. Berthon, administrateur de la Société des téléphones. Ce dernier a présenté les bases de l'exposition que la Compagnie générale transatlantique projette pour 1900.

M. Eugène Pereire et M. Jaubert ont eu l'idée de combiner, dans des proportions grandioses, le cinématographe avec le microphonographe Dussaud. Cette combinaison, baptisée du nom de «ciné-microphonographe», est destinée à représenter des scènes de la vie maritime, en particulier les ports du Havre et de Marseille, avec toute leur activité. L'illusion donnée par la projection du cinématographe est complétée par l'audition.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer guérit les Rhumes, la Toux, et la Consomption; c'est un expectorant anodin sans pareil.

L'ASSASSINAT ET LE ROMAN-FEUILTON.

A propos de l'assassin Carrara, on a dit, et non sans raison, que certains crimes pouvaient bien être inspirés au peuple par les romans-feuilletons.

Voici ce qu'a dit à ce sujet M. Emile Richebourg, le plus célèbre des romanciers populaires:

Dans tous les temps et chez tous les peuples il y a eu de grands criminels, et je ne vois pas que la criminalité soit une plaie de notre civilisation moderne.

Au temps des Mandrin, des Poulallion, des Cartouche et autres fameux scélérats, le roman-feuilleton n'existait pas.

Le misérable qui a le génie du mal n'a pas à s'inspirer du roman populaire, son imagination lui suffit pour préméditer et commettre ses crimes. Les malfaiteurs ont des inventions que le romancier ne trouverait point.

Est-ce que le féroce Vacher, dans son voyage sanguinaire à travers la France, avait le temps de lire des romans-feuilletons?

Ma réponse à la demande que vous m'adressez est que le roman populaire n'a point l'influence néfaste qu'on voudrait lui attribuer, mais qu'il dirige plutôt vers le bien par ses enseignements.

Evidemment les bandits, eux, prétendront toujours que c'est le feuilleton qui a commencé!

THEATRES.

Théâtre St-Charles.

Le Père Prodigue fait toujours des siennes au St-Charles, en compagnie de M. son fils, qui devient, sans s'en douter, son rival. La pièce est, d'ailleurs, remarquablement jouée par plusieurs acteurs d'élite. A voir, certaines spécialités fort intéressantes.

Grand Opera House.

Le Grand Opera qui fait bien ses affaires, cette semaine, nous promet, pour dimanche, une excellente comédie tirée d'un ouvrage de Mark Twain (Pudd'nhead Wilson). Le principal rôle est confié à un artiste de beaucoup de talent, Theo. Hamilton, le digne successeur de Frank Mayo. Une brillante semaine qui s'annonce à ce théâtre, ajoutée à tant d'autres.

Académie de Musique.

La comédie fort amusante "A Stranger in New York" marche de succès en succès et fait de superbes salles à l'Académie de Musique, en attendant l'apparition de Roland Reed, l'acteur populaire qui nous donnera, cette fois, une excellente comédie, "A man of ideas" pleine de scènes intéressantes.

La Salsepareille d'Ayer arrête les décharges dégoûtantes des catarrhes scrofuleux, et guérit la maladie.

MOTS DE LA FIN.

Au Tribunal correctionnel, un témoin comparait, légèrement ému.

—Jurez-vous de dire toute la vérité, demande le président, rien que la vérité?

—Oui, m'sieu le président, mais vous m'ferez bien servir un verre de vin!

—Pourquoi cela?

—Dame! mon président, pour que la vérité, elle ne soye pas altérée!

Le torchon brûle dans le ménage du docteur Z....., et Madame en est aux récriminations aigres, aux amers reproches.

—Ah! Ernest, je vois bien que vous ne m'aimez plus!

—Mais à quoi, je vous prie?....

—Tous vos clients maintenant sont malades; en était-il de même dans les premiers temps de notre mariage?

Pour éprouver la générosité de Bébé, son papa lui donne un gâteau, puis lui en demande la moitié.

Bébé consent au partage et assiste avec stupeur à la disparition du morceau dans la bouche du papa.

Il pleure.

—Tu pleures.... Alors, pourquoi me l'as-tu donné? interroge le papa.

—Je croyais, riposte Bébé sanglotant.... je croyais que c'était pour voir si j'ai bon cœur....

—Avec une femme!....

—Quelle femme?

—Une grande maigre... jaune de peau...

—Bah!

—Aux cheveux carotte....

—C'est une belle nuance!

—Je ne trouve pas....

—Il y a quatre jours?....

—Oui, dimanche...

—Dimanche?...

—A trois heures.... Vous êtes allés au chalet du Cycle....

—Souviens pas!

—Pas belle, mais très chic!... très élégante!....

—On a voulu te faire monter!

Elle secoua la tête.

—Tu parlais de l'avenir tout à l'heure, reprit-elle tristement. Je connais le mien, va Il ne sera pas brillant! Rien ne me réussit!.... Tout le monde me trompe.. Ainsi tu m'avais promis!..

—Bah! fit le beau Martial, la bouche pleine, si tu es assez moule pour avaler toutes les bourdes qu'on te collera, c'est trop fort aussi! Certainement j'ai de l'amitié pour toi, ma petite Fanny, mais ce n'est pas une raison pour nous atteler à deux, avec un boulet au pied, comme les galériens du temps qu'il y avait Toulon.... Mange donc... Ça vaudra mieux que de broyer du noir.... et de me parler de grande maigre avec des cheveux carotte.... Connais pas....

—Tu jures?....

—Oh! si ça peut te faire plaisir!

Il ajouta tranquillement:

—Pense donc! Il faut vivre d'abord! Le parfait amour, ça n'est pas nourrissant tous les jours. Es-tu en fonds?

Elle secoua la tête.

—Pas trop! Et toi?

—Moi, à sec, nettoyé!.... Tu comprends, si j'avais seulement deux louis dans ma poche, je ne serais pas là à savourer cette sale popote.

—Oh! celle de ta mère!

—Bé oui! Celle de ma mère. Après? Ça l'empêche-t-il d'être exécrable? J'ai des goûts de gentilhomme, moi, bébête! Est-ce ma faute? J'aime les beaux appartements, les meubles rupins, les gens chics et franchement ici ce n'est pas la fleur des pois....Conviens-en!

La pauvre Fanny ne connaissait pas de duchesses.

Fille de portière, sortie d'une masure de la rue Lamartine qui n'est pas belle, figurante à l'Eden, marcheuse au temps de la splendeur d'*Excelsior*, elle gagnait à douze ans vingt francs par mois et prenait des leçons dans cette pépinière de rats.

Depuis, orpheline, lâchée sur le pavé de Paris, sans guide, sans soutien, sans conseils, elle vivait à l'aventure, triste, fine de traits, blanche de peau, les yeux doux, les dents admirablement rangées, pas laide, bonne au fond, s'engageant tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, aux Folies-Bergère, à l'Eldorado, à la Scala, au Nouveau-Cirque, partout enfin où elle trouvait une petite place, effacée et sans lendemain.

Comme elle l'avait dit, rien ne lui réussissait.

Elle était née sous une mauvaise étoile.

Ce n'était pas qu'elle fût sans talent.

Elle connaissait ce qui était pour elle non un art mais un métier, comme le connaissent les malheureuses sans nom qui font des grâces sur les tréteaux, passent et disparaissent sans que personne sache ce qu'elles sont devenues on s'en inquiète.

Un grain de poussière humaine de moins sur le trottoir!

Certes, elle eût été capable de plaire.

Mais elle avait un vice rédhibitoire qui lui rendait impossible tout effort pour sortir de l'ornière.

Elle s'était stupidement amourachée de cet être pourri de corruption par l'atmosphère ambiante de son enfance et n'avait que cet amour en tête.

Où pouvait-il la mener?

Chaque soir elle remplissait sa tâche sans goût, sans cœur, sans espoir d'arriver, par besoin, comme une machine, pour toucher sa paye de mauvaise ouvrière, en souriant du sourire de convention stéréotypé sur ses lèvres de ballerine.

Parfois elle ramassait quelques louis, Dieu sait comme, par besoin aussi, écœurée et rougissante d'elle-même et sans cesse elle revenait les dépenser dans cette caverne où elle espérait le revoir et où du moins elle entendait parler de lui.

Lui, il la connaissait!

Il savait qu'il avait une créature à lui, prête à tout, qu'il pouvait écraser sans qu'elle proférât une plainte.

Qu'y avait-il au bout de cette existence?

Il était facile de le prévoir.

Le déjeuner s'acheva.

Les habitués s'esquivèrent les uns après les autres, la plupart en oubliant de passer à la caisse, et tandis que la patronne notait les mauvais payeurs, Martial allait suivre le flot lorsque Buscaret qui n'avait pas bougé lui dit:

—Reste, j'ai à te parler:

Et s'adressant à la danseuse, qui couvait des yeux son idole et prenait son chapeau pour s'attacher à ses pas:

—Toi, Fanny, tu peux aller voir si j'y suis.

Il lui montra l'escalier qui conduit au rez-de chaussée et de là au trottoir et ajouta:

—Allons, décampe, ma poulette, et à la revue!

La pauvre fille se décidait à la retraite non sans jeter un long regard en arrière.

—Martial la rejoignit et lui glissa dans l'oreille:

—Va, mon chou, c'est quelque sermon que le vieux birbe a dans la tête....Ça ne traînera pas, je t'en réponds. Ne te fais pas de mauvais sang.... Attends-moi au coin de la rue Laffitte, devant le bazar....Je te rejoins.

Une lueur fugitive illumina le visage de la danseuse.

—Tu promets?....dit-elle.

—Oui, et ce soir nous dînerons ensemble.

Elle sortit.

Buscaret, la patronne et le beau Martial restaient seuls.

—Allons, fit l'ancien agent de la Sûreté, nous voilà en famille. Faites moi le plaisir de fermer la porte et de m'honorer de votre attention.

La grosse femme s'étala sur une chaise qui gémit sous son poids, campa ses coudes sur la nappe, parmi les miettes de pain et les taches de sauces et ouvrit les oreilles.

—Qu'est-ce qui te prend?.... demanda-t-elle. On dirait que tu vas conspirer....

—Je n'en ai pas envie.

—On dit que tu as trouvé une mine et que tu crains qu'on ne te la chipe!

—Tu ne sais pas dire si vrai!

—Tu as trouvé quelque chose, toi! fit-elle très incrédule.

—Oui.

—Allons donc!

—Une mine et une fameuse! Meilleure que celles de la Bourse qui vident les imbéciles.

Martial eut un geste irrévérencieux.

—Il y en a qui croient toujours mettre la main sur le bon numéro et quand ils se présentent pour palper, le caissier les avertit qu'ils se trompent de porte.

Le Gascon regarda la grosse femme.

—Dis-lui donc qu'il n'est guère respectueux pour un fils, car c'est mon fils, ce propre-à-rien là.

Martial fut carré.

—Moi, déclara-t-il d'un ton canaille, je ne connais que celle qui m'a donné le jour et son nom. C'est maman! Encore j'en aimerais mieux un autre plus distingué. Martial Roquette.... Où voulez-vous aller avec ça?.... D'ailleurs, les papas qui n'ont pas le sac, n'en faut pas! Et tu es pauvre comme Job, mon vieux Buscaret.

—Pas milliardaire en effet pour l'instant, et c'est même l'objet de la réunion!....

—Tu cherches des fonds?

—Si c'est possible.

Martial retourna ses poches et dit:

—Tu peux te fouiller, mon bonhomme!

—Il me manque deux louis ou trois!

—Et avec ça?....

—Avec ça je te donnerai, à toi, le moyen de faire fortune.

—Je suis curieux de savoir comment?

—Le plus simplement du monde.

—Mais encore?....

Buscaret dit:

—Approchez-vous et parlons bas.

—C'est fait.

—Avez-vous jamais entendu parler de secrets qui valent un bon prix?....

—Quelquefois, dans les feuilletons....

—Il n'y a que ça de vrai. Les romans, est-ce que ce n'est pas la vie?.... Je n'ai pas encore vu de maison où il n'y en ait une demi-douzaine, et pas une femme qui ne me dise: "Ah! si vous connaissiez mon histoire!" Avez-vous rêvé parfois de trésors cachés?....

—Et fabuleux! ajouta le placier.

—Eh bien! j'en connais un.

—Un secret ou un trésor?

—Un secret qui est un trésor.

—Il s'agit?....

—D'une jeune fille qui se croit misérable et qui a des millions?..

—Bah!

—Je le cautionne.

—Qu'est-ce qu'elle fait, ta donzelle?

A continuer.

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. Il CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES; c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez tous les pharmaciens dans le monde entier. Soyez sûr de demander le "Sirop calmant de Mme Winslow"; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.